

## Logique de la torréfaction

Martin Gagnon

Numéro 85, printemps 2000

Les repoussoirs littéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14732ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, M. (2000). Logique de la torréfaction. *Moebius*, (85), 17–19.

MARTIN GAGNON

*Logique de la torréfaction*

*«Tu n'as pas composé l'ode? demanda le Roi.*

*— Si, dit tristement le poète. Plût au ciel que le Christ Notre-Seigneur m'en eût empêché!*

*— Tu peux la réciter?*

*— Je n'ose.*

*— Je vais te donner le courage qui te fait défaut, déclara le Roi.*

*Le poète récita l'ode. Elle consistait en un seul mot.»*

(Borges, *Le miroir et le masque*)

On n'est jamais aussi bien asservi que par soi-même. C'est pourquoi on ne saurait trouver meilleur repoussoir que ses propres cadavres littéraires, tous placards confondus.

\*

Un texte achevé, fût-il publié ou non, apparaît nécessairement comme un cadavre aux yeux de son auteur. Rien de plus insupportable que les effluves d'une œuvre close. Se relire tout en sachant qu'il n'y a plus rien à redire est une manière de nécrophilie littéraire: il faudrait se fuir, se répugner, se repousser littéralement — se tenir à texte ouvert — et on se relit. On fouille complaisamment les poches de son cadavre alors qu'il faudrait s'autodafer.

\*

À quoi reconnaît-on qu'une œuvre est close ou achevée? Au dégoût qu'elle nous inspire lorsqu'on la revisite par excès d'aveulissement.

\*

Tu relis un texte publié il y a quatre ans. Dire que tu t'es complu dans ce tissu d'inepties... Mais tu veux bien t'absoudre: le texte ne pouvait pas encore être écrit au moment même où tu le rédigeais. Il ne pouvait pas te répugner dès lors qu'il se situait dans le prolongement immédiat de tes vertiges. Tu rumines cette évidence, puis tu la recraches. Car aujourd'hui, c'est autre chose: le texte s'est replié sur lui-même avec ses derniers restants de ténèbres; ses caractères traînent comme les coquilles cendrées d'un cigare sur le papier jauni. Tout a brûlé, tout a cramé à l'essence du dégoût, s'est allumé au contact d'un déniement qui n'a pas dit son dernier mot. Tu te repousses.

\*

Apologie de l'impasse. Je nie ce qu'il y a de pire au sein de ce que j'ai écrit, tout en sachant que ce qui s'y trouve de meilleur est à peine moins pire que le pire. Je me dégrise sous la douche d'une lucidité sans issue. Mais j'ai déjà triché, puisque je me suis relu, puisqu'il a bien fallu que je me relise afin de savoir pourquoi je ne devais plus le faire. Tel est le paradoxe de cette autoflagellation: il faut se fuir, mais encore faut-il se rattraper d'abord – ne fût-ce que pour identifier ce que l'on fuit.

\*

Se relire, c'est muer à l'envers. C'est s'immiscer dans sa voix comme un serpent dans ses anneaux abandonnés.

\*

Le repoussoir se définit d'abord comme un instrument qui permet d'extraire des clous. Or, dans la mesure où l'œuvre faite constitue pour l'écrivain sa principale source de répulsion, tous les textes qu'il a

achevés représentent les variables aléatoires d'une immense entreprise de crucifixion. S'il se relit, les mots lui apparaissent comme des brochettes à l'aide desquelles il a tenté autrefois de fixer un certain nombre d'équations charnelles. S'il écrit, il se déchire, se sert de soi comme d'un repoussoir afin de se décrucifier.

\*

Le repoussoir: une claustrophobie dans l'ouvert, une claustrophilie dans le cul-de-sac.

\*

Le repoussoir coïncide avec la mise en place d'une étrange logique de condensation ou de torréfaction qui confine à une stérilité créatrice. Je veux dire: une stérilité qui invente chaque fois ses propres conditions d'impossibilité en fixant les limites, toujours plus restreintes, à l'intérieur desquelles il lui sera éventuellement donné de virer en son contraire. En ce sens, le repoussoir est bien un entonnoir: il stérilise. Mais il s'agit d'une stérilisation verticale: la soif n'est plus fonction de l'évasement du désert, mais de sa contraction en un point toujours plus infime. Or, à un certain niveau de réduction, le désert brille, polarise, se fait toujours plus arctique. La répulsion s'enlise alors dans une glace où elle aperçoit son reflet inversé: le repoussoir devient le pôle vide de l'écriture, le trou noir qui absorbe les aventures de la lumière, le Mot à la surface duquel tous les autres vont finalement se fracasser – ce Mot qui attend l'écrivain depuis les tout premiers roulements de l'abîme, et vers lequel il est sans cesse (re)poussé sans le savoir.

\*

À la mort d'un écrivain, la question ne devrait jamais être: «Quelles ont été ses dernières paroles?», mais plutôt: «Qu'aurait dû être son dernier mot?»